



©D Gaillard

Hélène Cixous

France

Le courage d'être soi

L'auteur

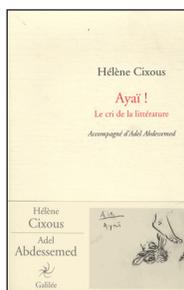
Auteur de fiction, dramaturge, professeur d'université, critique littéraire, **Hélène Cixous** a publié de nombreux essais critiques, des romans, de la fiction poétique et des pièces de théâtre (principalement pour le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine). En 1963, elle rencontre Jacques Derrida. avec lequel elle partage de nombreuses activités politiques et intellectuelles. Après les mouvements de 1968, elle contribue à la création de l'Université Paris 8 - Vincennes où elle enseigne jusqu'en 2005. En 1974 elle y institue le premier doctorat en Études Féminines. Influencée par le structuralisme et la psychanalyse, elle développe une réflexion sur la féminité, l'ambivalence sexuelle et le corps comme langage de l'inconscient.

L'œuvre

- Le détrônement de la mort** (Galilée, 2014) (88 p.)
Ayâ ! Le Cri de la littérature (avec Adel Abdessamed) (Galilée, 2013) (91 p.)
Abstracts et brèves chroniques du temps. (Galilée, 2013) (112 p.)
Entretien de la blessure (Galilée, 2011) (96 p.)
 Revirements (Galilée, 2011) (240 p.)
Double Oubli de l'Orang-Outang (Galilée, 2010) (218 p.)
 Le rire de la Méduse (Galilée, 2010) (200 p.)
Les Naufragés du fol espoir (Théâtre du soleil, 2010) (166 p.)
Ève s'évade : la ruine et la vie (Galilée, 2009) (208 p.)
Philippines : prédelles (Galilée, 2009) (101 p.)
Ciguë : Vieilles femmes en fleurs (Galilée, 2008) (223 p.)
Si près (Galilée, 2007) (215 p.)
Le Voisin de zéro : Sam Beckett (Galilée, 2007) (82 p.)
Hyperrêve (Galilée, 2006) (211 p.)
Le Tablier de Simon Hantaï - Annagrammes, suivi de S.H.H.C.
Lettres (Galilée, 2005) (81 p.)
Rencontre terrestre, avec Frédéric-Yves Jeannet (2005) (141 p.)
Tours promises (Galilée, 2004) (256 p.)
L'amour du loup - et autres remords (Galilée, 2003) (208 p.)
Rêve je te dis (Galilée, 2003) (157 p.)
Manhattan - Lettres de la préhistoire (Galilée, 2002) (238 p.)
Benjamin à Montaigne - Il ne faut pas le dire (Galilée, 2001) (250 p.)
Rouen, la Trentième Nuit de Mai '31 (Galilée, 2001) (112 p.)
Portrait de Jacques Derrida en Jeune Saint Juif (Galilée, 2001) (113p.)
Les Rêveries de la femme sauvage - Scènes primitives (Galilée, 2000) (168 p.)
Le Jour où je n'étais pas là (Galilée, 2000) (190 p.)

- Osnabrück** (des femmes, 1999) (233 p.)
Voiles avec Jacques Derrida (Galilée, 1998) (120 p.)
Or, Les lettres de mon père, fiction (des femmes, 1997) (198 p.)
Messie, fiction (des femmes, 1996) (170 p.)
La Fiancée juive, fiction (des femmes, 1995) (208 p.)
Photos de racines, essai, avec Mireille Calle-Gruber (des femmes, 1994) (212 p.)
L'histoire (qu'on ne connaîtra jamais), théâtre (des femmes, 1994) (183 p.)
Beethoven à jamais, fiction (des femmes, 1993) (234 p.)
Déluge (des femmes, 1992) (229 p.)
L'Ange au secret, fiction (des femmes, 1991) (256 p.)
Jours de l'an, fiction (des femmes, 1990) (276 p.)
L'Heure de Clarisse Lispector (des femmes, 1989) (170 p.)
Manne, fiction (des femmes, 1988) (340 p.)
La Prise de l'école de Mandhubaï (des femmes, 1986)
Entre l'écriture (des femmes, 1986) (203 p.)
Le Livre de Prométhée (Gallimard, 1983) (211 p.)
Limonade tout était si infini, fiction (des femmes, 1982) (305 p.)
With ou l'Art de l'innocence (des femmes, 1981) (310 p.)
Illa (des femmes, 1980) (212 p.)
Vivre l'orange (des Femmes, 1979) (113 p.)
Anankè (des femmes, 1979) (219 p.)
Partie, fiction (des femmes, 1979) (189 p.)
Le Nom d'Oedipe, théâtre (des femmes, 1978) (96 p.)
Préparatifs de noces, fiction (des femmes, 1978) (184 p.)
Angst, fiction (des Femmes, 1977) (286 p.)
La, fiction (Gallimard, 1976) (228 p.)
Portrait de Dora (des femmes, 1976) (112 p.)
Un K. incompréhensible : Pierre Goldman (Christian Bourgois, 1975) (111 p.)
Souffles, fiction (des femmes, 1975) (256 p.)
Révolutions pour plus d'un Faust (Seuil, 1975)
Prénoms de Personne (Seuil, 1974) (331 p.)
Portrait du Soleil (Denoël, 1974 / rééd des femmes, 1998) (192 p.)
Tombe (Seuil, 1973 / réédité en 2008) (304 p.)
Neutre (Grasset, 1972 / rééd des femmes, 1998) (172 p.)
Un vrai jardin, nouvelle poétique (L'Herne, 1971 / rééd des femmes, 1999) (40 p.)
Les Commencements (Grasset, 1970 / rééd des femmes Fouque, 1993) (240 p.)
Le Troisième Corps (Grasset, 1970 / rééd des femmes A. Fouque, 1999) (208 p.)
Dedans (Grasset, 1969 / rééd des femmes A. Fouque, 1998) (212 p.)

Ayaï ! Le Cri de la littérature (Galilée, 2013) (91 p.)



Aïas, Alas, Ajax c'est nous, non, vous ne vous souvenez pas ? Alas ! on a oublié Ajax : il crie, il vomit sang et son pendant des centaines de vers, il se plaint à lui-même qu'on oublie sa valeur sans égale. Lui qui est, Achille mort, le plus grand, le plus fort, le premier des héros, ses hostiles et

médiocres compagnons le traitent en second, le déshonorent, lui préférant Ulysse l'habile, le châtré. Désormais il sera éternellement abaissé et oublié. Et voilà que nous aussi, trois mille ans après, nous l'oublions, nous le diminuons. Il hurle son nom de douleur. Ai Ai ! Qui se souvient d'Ajax ? L'homme disparaît. La douleur reste. Et par la suite ses cris sont recueillis et rallumés par Samson Agonistes, par Dostoïevski, par Proust, par Faulkner. Les cris voyagent. La barque accoste dans bien des bords étrangers. Aussitôt s'élève l'hymne du désir et du regret. Vous m'avez tué. Comme la vie aura été courte. Ne m'oubliez pas. Deux mois ! Vous m'avez déjà oublié ! Elle va vite, la mort ! Non seulement j'ai souffert de mourir de mort. Mais encore je souffre mort de mourir d'oubli. Ayaï ! – Qui m'entendra ? – La littérature.

Quand Jacques Derrida écrivit, le premier, États d'âme de la psychanalyse, il n'avait (peut-être) pas relu Ajax. Mais par quelque secrète télépathie les rôles d'Ajax avaient hurlé en lui toute la nuit.

Abstracts et brèves chroniques du temps. I. Chapitre Los (Galilée, 2013) (112 p.)

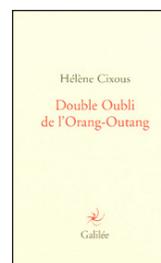


Il y a un livre que j'ai appelé Le livre-que-je-n'écris-pas, dont je rêve depuis plus de trente ans. Il est le maître, le double, le prophète, presque le messie de tous les livres que j'écris à son appel. Ce livre me précède et me résume. Il rassemble toutes mes vies et tous mes volumes. Il me hante et me guide.

J'en ai souvent parlé à mes amis. Vous savez. Il fut toujours mon livre promis et donc désiré et désespéré, l'ombre devant tous mes pas. Je suis moi-même l'ombre de mon ombre. Il fallut à Stendhal se changer en un Henry Brulard pour écrire sa My Life, sa Ma Vie, en recueillant des morceaux de la vie d'Henry Beyle. On ne peut écrire le Livre My Life qu'en se détachant en pièces et se reliant en riant.

De ce livre Jacques Derrida me disait : celui que tu n'écris pas s'écrit autrement. J'aurais voulu le voir, un jour, avant de mourir. J'y renonçai. Je n'ai jamais voulu que lui, je n'ai jamais renoncé qu'à lui. Il ne m'a jamais quittée. Il fut comme un immortel qui n'aurait jamais connu de naissance. Et je n'ai jamais vu son visage de face. J'aperçois son éclat voilé, son dos indéchiffrable, debout sur l'étagère du ciel, sa silhouette élégante, tout à fait étrangère et familière, de revenant du futur. J'ai toujours imaginé qu'il viendrait, naturellement. Quand ? Après l'ensemble de toutes mes morts ? Juste avant, ou juste après, la dernière de mes morts.

Double Oubli de l'Orang-Outang (Galilée, 2010) (218 p.)



Il y a quinze ans, en 2009, j'ai retrouvé un Carton endormi depuis plus d'un demi-siècle dans les fonds d'un placard de ma maison d'écriture, qui s'est révélé être, tout comme son double antique le Scarabée d'Or, porteur d'un trésor dont j'avais absolument ignoré l'existence. Je me

revois aujourd'hui, ce jour de juin 2009, effarée d'y découvrir des centaines de feuillets, de différentes consistances et dimensions, du premier de tous mes manuscrits que j'avais pourtant, croyais-je, jeté aux ordures en 1964, croyais-je, à l'époque où en 1964 je découvrais avec une délicate exaltation les centaines de visages des manuscrits de James Joyce « conservés » dans des cartons à la bibliothèque de Buffalo. Un trésor encore vierge, je me revois aujourd'hui exactement comme en 1964, emportée par une fièvre d'émerveillement épouvantée, le voir venir à moi mu par une force inéluctable. C'est étrange. Je croirai plus tard avoir cédé à une autorité surnaturelle, comme celle qui obligea M. Earnshaw, trouvant le Sujet innommable (par la suite nommé Heathcliff) dans une rue de Liverpool, à le ramener chez lui, sur le champ. De toute son existence rien ne l'aura jamais épuisé à ce point, il se jette dans un fauteuil en priant tous les siens sans exception de ne pas l'approcher car il est pour ainsi dire mort, ainsi que mortel et meurtrier. Tous les siens sont déjà irradiés par les émanations mortelles provenant du Sujet. Le Sujet a une puissance propre plus forte que toutes les puissances des siens réunies. Ce qui est saisissant c'est que le Sujet, tout en étant déposé au milieu du bureau, se contente de regarder autour de lui, l'air étonné d'être là, sans bouger, comme s'il n'était pas là en vérité, comme si son enveloppe était posée dans ce lieu tandis que son âme courait sauvage et détachée de la réalité dans ces climats où régner l'oubli, la solitude et l'abandon.

Les Naufragés du fol espoir (Théâtre du soleil, 2010) (166 p.)



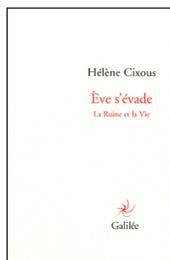
« A partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme car moi et les miens nous ne comptons plus et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets. » Cette sentence du capitaine Nemo résonne encore comme un appel à poursuivre

les Voyages extraordinaires de son créateur. La «belle planète d'un créateur de mythes», selon l'expression de son arrière-petit-fils Jean Verne, prend chaque jour de nouvelles formes, de nouveaux interprètes, de nouvelles couleurs.

Elle offre, en contrepoint de récits toujours vivants, de nouveaux défis qui donnent un visage actuel à ces mythes dont chacun se sent proche, acteur même. Une nouvelle revue, publiée dans la ville de naissance de celui qui est, selon l'UNESCO et plus d'un siècle après sa mort, l'auteur français le plus traduit dans le monde, vient prendre place aux côtés d'autres passions dans l'univers vernien. Des Naufragés du Fol Espoir, avec la compagnie du Théâtre du Soleil, au Serpent d'océan, de la consécration en Pléiade au Carrousel des mondes marins, du renouveau du Saint-Michel II à Planet Solar...

Comme si tout ce qui fait rêver dans ce monde s'inspirait de la Planète Jules Verne ?

Ève s'évade : la ruine et la vie (Galilée, 2009) (208 p.)

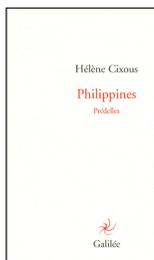


Le 1er mai 2008 je montre à ma mère une reproduction de ce tableau de Moritz von Schwind, dont Freud a montré en 1916 à son public une reproduction afin d'illustrer sa conférence sur les Kindertraüme.

Selon Freud, le Rêve d'un Prisonnier ne peut avoir d'autre contenu que l'évasion. Ce jour-là

Freud ne dit pas à son public qu'il pense que « tout Rêveur est un prisonnier qui s'évade ». Il s'agit de Rêvasion.

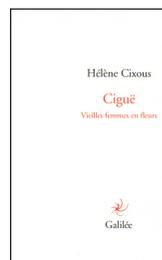
Philippines : prédelles (Galilée, 2009) (101 p.)



Revenons au point de départ. Chacun de nous a un livre secret. C'est un livre chéri. Il n'est pas beau. Pas grand. Pas si bien écrit. On s'en fiche. Car il est la bonté même pour nous. L'ami absolu. Il promet et il tient ce qu'il promet. Nous l'oublions mais il ne nous oublie jamais. Il sait tout de nous mais il ne

sait pas qu'il sait. Si on avait demandé à Freud de nommer son livre (à) secret, il n'aurait pas hésité : c'eût été Le Livre de la Jungle. Celui que Proust aime par-dessus tout, ce fut Le Capitaine Fracasse. Proust aurait pu lire le livre qui me fait pleurer. Moi-même je ne le lis jamais : je le rêve. Je le revis. Ce livre auquel vous me voyez penser depuis tout à l'heure, comme si je voyais ses deux personnages, assis dans le coin de la salle, se tenir doucement la main, ce livre aux pouvoirs presque surnaturels, sans doute son titre vous paraîtra-t-il aussi étranger qu'à moi la personne du Capitaine Fracasse, son nom bruyant : Peter Ibbetson. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux, comme je tiens à ce qui est la condition, la loi, la grâce, de toute ma vie : le don de rêver vrai, à travers les barreaux de la prison

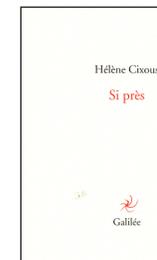
Ciguë : Vieilles femmes en fleurs (Galilée, 2008) (223 p.)



« D'abord ce livre s'appelle Jusquiame. Par la suite, il s'appellera Ciguë. J'ai dans l'esprit deux beaux visages de vieilles femmes en fleurs, une double épopée séculaire, quelquefois une descente sous la terre, dans le salon de ma mère une floraison entêtée d'amaryllis. Ici les longs

chemins croisés de ma mère et de ma tante vont finir par se séparer. Quand l'une des deux vieilles fleurs survivra, que deviendra l'autre visage ? Je ne dors pas. Un ver me ronge le cerveau. Il s'agit d'une phrase pleine du jus maudit de la jusquiame. Je me la verse moi-même dans l'oreille. "J'ai peur que Maman meure." Voilà la vérité. Voilà l'erreur. La lépreuse liqueur est extraite de Hyoscyamus niger, visqueuse fleur couverte de poils glanduleux. Jaunes veinées de brun, d'où vient qu'elles naissent et prospèrent parmi les ruines et les décombres ? Stramoine, belladone, sœurs incestueuses du dernier sommeil, toutes règnent dans nos ruines. Cependant maman se lève. Le soleil n'est pas encore couché.

Si près (Galilée, 2007) (215 p.)



Il y a maintenant trente-cinq ans que tantôt je ne pense pas du tout aller en Algérie, je n'y pense même pas, je ne fais pas d'effort me dis-je, je ne me souviens pas en avoir d'abord eu la pensée pour ensuite la repousser, quand je pense à la tension qui m'occupait tout le corps lorsque je vivais en

Algérie avec la sensation insupportable de ne jamais me trouver dedans mais comme plaquée à l'extérieur du dedans, comme une chenille empêchée de métamorphose, je pensais alors en Algérie à l'Algérie, je voulais tellement l'atteindre, seulement un mur de cinq mètres m'en séparait, je passais ma vie à chercher l'entrée du dedans sur la paroi extérieure invisible duquel j'étais agrippée, cette tension qui était tout mon être a totalement disparu, le souvenir que j'en ai flotte sec sans force de reviviscence pas plus consistant en réalité que le souvenir que me laisse l'excitation puissante mais éphémère que j'éprouve lorsque lisant Adieu de Balzac, je franchis sans encombre la fine membrane de la fiction, j'habite quelques heures une âme étrangère, je retrouve la figure de l'être que j'ai le plus adoré au monde depuis trente-cinq ans, sous le coup de l'apparition, je m'évanouis, je pourrais donc penser en sortant de l'évanouissement que si je voyais Algérie apparaître en réalité, surtout si elle avait sur le visage un rideau de cheveux noirs, alors c'est moi qui ferais disparition, mais à peine je reprends mes sens je ne pense vraiment rien, je n'analyse rien, je vis finalement d'évanouissement en disparition jusqu'à la dernière minute de mon histoire.